

IMAGES

## Les cinq coups de cœur du festival

🕒 4 min ▪ M.C. et T.R. (à Lille)



Enquête policière au fin fond de l'Australie ou employés de bureau disciplinés et désarçonnés... Retour sur les séries qui nous ont emballés

### «**Small Prophets**» (Royaume-Uni)

Qui a vu *The Detectorists* sait combien Mackenzie Crook, connu pour ses rôles dans *Pirates de Caraïbes* et la version originale de *The Office*, est un peintre admirable de l'Angleterre champêtre, de villages peuplés de doux freaks comme échappés d'une BD de Daniel Clowes dont le regard noir de l'auteur aurait été remplacé par une mansuétude sans limite. Génialement frappadingue, sa comédie fantastique pour la BBC s'accroche aux ridicules ambitions de Michael, employé asocial d'un magasin d'outils de jardin qui tente de retrouver la trace

de sa copine en convoquant des divinités païennes qu'il fait pousser dans des jarres. Un splendide récit d'un deuil impossible emballé par les délires de ce mythomane farceur, mi-Alan Moore mi-The Dude, capable de convaincre ses clients de n'importe quelle idiotie avec l'aplomb des plus grands j'm'en foutiste (incroyable scène sur la disparition des seaux de jardin). Vite, la suite.

### «The Flaws» (Allemagne)

Un bureau terne et gris, plein de gens ternes et gris silencieusement affairés à ranger et agraffer des papiers, explose d'un seul homme quand retentit la menace d'un coup de fil. Au plan fixe à la composition millimétrée, se superpose une voix off de docu animalier : *«Comme nombre de mammifères, l'humain aime constituer des groupes pour mieux assurer sa sécurité. Le groupe est bien plus réactif que l'individu solitaire.»* Délicieuse curiosité de cette édition, *The Flaws* croise la vie de bureau façon *The Office* avec les cinémas de Kaurismäki et Tati. Au premier, il emprunte sa palette de couleurs, une poésie du beau bizarre. Au second, un travail du mouvement, du décor signifiant où le moindre dérèglement suffit à faire rire. Il emballe le tout avec une cadence cartoon, un travail du corps quasi circassien où la troupe d'acteurs semble se mouvoir d'un seul homme comme pour mieux représenter les comportements moutonniers d'employés à la veille d'un grand dégraissage.

### «Dustfall» (Australie)

Dans une région oubliée d'Australie vit une inspectrice désargentée (Anna Torv), sortie de sa torpeur par l'enquête sur le viol d'une adolescente retrouvée nue en plein champ au sortir d'une nuit de soumission chimique. Le défilement indistinct des témoins et suspects fait s'agglutiner un monde habité de locaux bourrus, paysans soûlards et jeunes incels, où un œil trop suspicieux - à la fois celui de l'enquêtrice et le nôtre - aura tôt fait de ne trouver que des coupables. On devine dans les nuances de l'écriture le souci de détromper les intuitions, mais aussi de sonder les tenants d'une espèce de conspiration masculine du viol

qui n'est pas sans rappeler l'affaire Pelicot, et surtout de chercher plus loin ce qui se trame ici bas, en faisant peu à peu remonter du fil des investigations une bile noire de déshérence, un démantèlement de la société - pour le dire vite une fin du monde, intelligemment incarnée par la maison décatie de l'inspectrice. On est après tout au pays de *Mad Max*.

### «Babies» (Royaume-Uni)

Reposant entièrement sur les épaules d'un incroyable tandem d'interprètes (Siobhan Cullen et Paapa Essiedu), le délicat *Babies* s'accroche au désir d'enfant d'un couple solaire dont la lumière s'éteint un peu plus à chaque nouvelle fausse couche. Rarement on aura vu un drame se déplier avec autant de compassion, d'amour et de complicité. La série de Stefan Golaszewski (*Mum*) sait attraper mille nuances dans les regards quand les mots ne suffisent pas ou, au contraire, la démonstration de sa subtile écriture, quand elle s'attache pendant dix minutes à révéler ce que la cuisson d'un œuf vient dire de l'état d'une relation avec ces amis d'enfance que la vie et le temps rendent peu à peu étrangers.

### «Paolo» (France)

Une ville paumée et un mort : le jeu en main de la première série de Sébastien Marnier semble répondre à une codification rigide mais trouve en réalité une équation plus originale qu'il n'y paraît, rebattant les cartes attendues de son sujet à travers un personnage de déménageur (Jérôme Niel) qui va se prendre de fascination pour un gandin parachuté aux prochaines municipales, et au même moment commettre un meurtre impulsif inexplicable. Incongru *Taxi Driver* d'extrême centre troquant le cryptofascisme pour l'émancipation par le macronisme, porté par un personnage à la fois avec nous mais comme possédé par une pulsion vengeresse, dédoublée donc paradoxale : mourir et revivre, c'est-à-dire s'autodétruire dans le crime et échapper à sa condition par la politique, le tout en sauvant cette dernière d'elle-même en reconnectant son

candidat aux couches déclassées. Vrai défi d'écriture que Marnier semble pour l'instant relever, tombant sans doute un peu plus près du modèle chabrolien que ne l'espérait sa tapageuse *Origine du mal* (2022).